



SOROUR DARABI

Natural Drama

2 - 4 décembre 2021



CND
Centre national de la danse

« Chercher soi-même sa propre définition »

Entretien avec Sorour Darabi

La réappropriation occupe une place centrale dans votre travail. Quel est le potentiel politique de cet acte ?

En tant que personne trans, la réappropriation pré-existe à mon travail : renommer, c'est chercher soi-même sa propre définition, d'après son vécu et son ressenti. Je considère la réappropriation comme le fait de reprendre quelque chose qui nous appartenait et qui a été accaparé. Ce terme a des résonances différentes dans l'histoire de la colonisation, dans la culture *queer*, dans l'histoire de la danse et de l'art en général. Je l'aborde notamment en rapport avec mon propre héritage puisque je travaille à la réappropriation de ce qui a été effacé de la culture iranienne avec les changements de pouvoir d'une dynastie à l'autre, la conquête islamique, la modernisation, la révolution islamique... Il faut aussi préciser que tout artiste racisé doit se réapproprier sa propre image dans un milieu où les regards, les préjugés systémiques eurocentriques empreints d'histoire coloniale, ne nous permettent pas d'apparaître comme « individu » sur scène. Dans *Natural Drama*, c'est l'idée de « nature » et son impact sur les identités et les corps qui fait l'objet de cette réappropriation.

Quelle est cette « nature » que vous convoquez ?

Dans la société française, l'idée d'une nature extérieure à soi, hors de la ville, s'accroche à un imaginaire bourgeois suranné qui ne tient pas compte du fait qu'aujourd'hui la nature n'existe plus. En Occident, le rapport entre l'humain et la nature est considéré comme sacré, selon la tradition judéo-chrétienne. Ce rapport est anthropocentré : séparé de la nature, l'humain se pense supérieur par sa capacité à produire de la connaissance, en droit de manipuler la nature en vue d'améliorer son apparence ou sa performance.

À la fin du XIX^e siècle, en Iran, qu'en est-il des caractéristiques de beauté au sein de la dynastie Kadjar que vous avez beaucoup étudiée ?

La littérature de cette époque laisse entendre que les critères de beauté étaient très éloignés des mœurs occidentales. La plupart des critères d'alors seraient qualifiés de *queer* aujourd'hui : on considérerait de

manière égale la beauté masculine et la beauté féminine. Les femmes portaient des moustaches, des sourcils reliés dont elles forçaient le dessin avec du khôl. Par ailleurs, l'homosexualité était acceptée. Le livre de Afsaneh Najmabadi *Women with mustaches and men without beards*, publié en 2005, parle de l'anxiété que la modernisation a générée par rapport à l'identité de genre et la sexualité en Iran.

De quelle manière mettez-vous en rapport les deux figures de l'époque que vous appelez : la danseuse américaine Isadora Duncan et la princesse iranienne Zahra Khanom Taj Saltaneh ?

Isadora Duncan, établie en Europe, a cherché dans l'étude de la nature la source d'un mouvement débarrassé de tout « ornement » associé à la danse classique. Dans sa vision – imprégnée d'un héritage judéo-chrétien –, la nature est sacrée, la femme est unie au grand mouvement qui parcourt l'univers et son corps est pur. À partir de sa démarche, j'interroge également les mythes effacés et les artistes invisibilisés dans l'histoire de la danse. Au sein de la dynastie Kadjar qui a gouverné l'Iran de 1786 à 1925, juste avant la modernisation, Zahra Khanom Taj Saltaneh était la fille de Nessereddine Shah. La princesse était une intellectuelle, écrivaine, peintre, féministe et pionnière des droits des femmes en Iran. Malgré la liberté restreinte que le patriarcat offrait, les amantes de son père et la princesse elle-même avaient beaucoup de pouvoir dans les décisions importantes du pays. Ce qui me frappe est le potentiel grand écart entre les lectures féministes que l'on peut faire de ces deux figures : Isadora Duncan pourrait être reliée à un féminisme normé – occidental, blanc et bourgeois – tandis que Zahra Khanom Taj Saltaneh pourrait symboliquement être associée à un féminisme que je qualifierais de *queer* au sens d'inclusif et ouvert à la diversité. Je cherche à créer une esthétique qui aille au-delà de ces deux références, et non à reconstruire ces mythes car ils n'existent pas. Ces deux histoires, ces deux personnages, sont des outils pour créer une fiction. J'essaie d'écrire un mythe futuriste, post-dystopique, et d'imaginer une figure qui porte en soi le dialogue de ces deux réalités.

Vous dites « post-dystopique » : la dystopie n'est-elle plus une fiction ? Quel sens cela a-t-il pour vous d'envisager une mythologie future ?

Considérer que la dystopie est de l'ordre du futur est un point de vue occidental. Quand on regarde l'état du monde, nous y sommes. Il n'y a qu'en Europe qu'on essaie encore d'en faire des fictions or, ici-même, la dystopie est bien présente, c'est une question de classe sociale. Peut-être qu'aujourd'hui, la pandémie rend enfin la chose concrète pour tout le monde. J'écris pour le futur, comme toute personne trans se projette dans le futur puisque la société actuelle ne lui offre pas de place. Ce n'est pas un rêve mais une quête.

Vous évoquez également dans vos recherches la pensée hydroféministe développée par la philosophe Lucie Irigaray et reprise par Astrinda Neimanis. En réponse à l'écoféminisme qui rapproche le corps féminin de la nature, l'hydroféminisme pense l'individu comme neutre – ni masculin, ni féminin ou les deux en même temps. Son corps serait mouvant comme l'eau et son identité fluide. Comment cette pensée s'intègre-t-elle au reste ?

Cette vision très occidentale de considérer l'identité comme fluide ne me semble pas réaliste. Mon intérêt est plus artistique que théorique ou politique. C'est une manière pour moi de relier la vision d'Isadora Duncan d'un corps impénétrable et pur avec un féminisme plus contemporain, tout aussi utopique. Toutefois, ce livre m'a intéressé.e pour en finir avec les mythes féministes sur les corps des femmes. Artistiquement, la notion de fluidité me ramène à la pièce *Water Study* d'Isadora Duncan et à ce que construit la mise en rapport de cette chorégraphie avec cette pensée contemporaine.

Propos recueillis par Mélanie Jouen

Sorour Darabi

Né.e en 1990 à Shiraz (Iran), Sorour Darabi vit et travaille à Paris. Très actif.ve en Iran, iel fait partie de l'association souterraine ICCD dont le Festival Untimely (Téhéran) a accueilli ses travaux avant son départ pour la France. Durant ses études au CCN de Montpellier, iel crée le solo *Subject to Change*, une performance qui interroge la transformation à travers le temps et la cohabitation avec l'environnement. En 2016, iel crée *Farci.e*, et en 2018 *Savušun*. En 2020, iel fait partie de la programmation d'Échelle Humaine aux côtés de Boris Charmatz, Dimitri Chamblas, Simon Senn, Mette Ingvartsen, Balkis Moustashar et Benjamin Kahn à Lafayette Anticipations avec le Festival d'Automne à Paris. En 2021, iel crée *Mowgli*.

Natural Drama

Conception, chorégraphie, texte et interprétation, Sorour Darabi
Dramaturgie, Lynda Rahal
Création lumières, Yannick Fouassier
Régie générale, Jean-Marc Ségalen
Création sonore, Pablo Altar
Costume et décor, Alicia Zaton et Marine Peyraud
assistées de Juliette Ritter
Coach vocal, Pierre Derycke
Remerciements à Thélia Merchadou Pineau (aide à la recherche de collaborateurs)
Administration et production, Charlotte Giteau
Production et diffusion, Sandrine Barrasso

Production MÉTÉORES

Coproduction ICI – Centre chorégraphique national Montpellier – Occitanie / Pyrénées Méditerranée dans le cadre du projet Europe Creative Life Long Burning financé par l'Union européenne ;
L'échangeur – CDCN – Hauts-de-France (Château-Thierry) ;
PICA (Portland Institute of Contemporary Art) ; Réseau WEB : La Maison de la danse CDCN Uzès Gard Occitanie, WP Zimmer (Anvers), Beurschouwborg (Bruxelles), Black Box Theater (Oslo), Tanzquartier Wien, Frascati Theater (Amsterdam) ; PICA (Portland Institute of Contemporary Art) ; CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris
Coréalisation CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien du Ministère de la Culture, DRAC Île-de-France
Mise à disposition de studios : Ballet du Nord – Centre chorégraphique national Roubaix Hauts de France, Centre National de Danse Contemporaine – Angers – ACCN, Stuk Kunstencentrum Louvain, Agora/Montpellier danse

Durée : 1h

Sorour Darabi au Festival d'Automne à Paris

2020 : *Farci.e* (Lafayette Anticipations, dans le cadre d'Échelle Humaine)

Sorour Darabi au CND Centre national de la danse

2018 : *Savušun*

Partenaires médias du Festival d'Automne à Paris



cnd.fr – 01 41 83 98 98
festival-automne.com – 01 53 45 17 17

Photo : © Pe Ferreira

